

Une pensée ne visant que la domination

L'ésotérisme de la pensée de Heidegger lui permet de donner un aspect présentable à son extrémisme tout en le distillant aux initiés. « Mes cours [...] sont tous [...] sciemment surface et même le plus souvent dissimulation », a-t-il pu déclarer.

Par Sidonie Kellerer



Chercheuse en philosophie à l'université de Cologne, en Allemagne, Sidonie Kellerer dirige le projet de recherche « Heidegger and Postmodernity: the Story of a Delusion? »

L'heideggérianisme : un espace de discussion ? Il est encore largement admis que le caractère difficilement compréhensible du langage et de la pensée de Heidegger tiendrait à l'impossibilité d'exprimer par le langage habituel la complexité de ses pensées. L'échange argumenté et le dialogue ne seraient pas pour autant abandonnés par une philosophie qui, en droit, s'adresserait à tous. À cet égard, la récente réédition, en 2014, en Allemagne, de la conférence *Sérénité* prononcée par Heidegger en 1955 est instructive. Les éditeurs donnent de Heidegger l'image d'un nouveau Socrate, promoteur de la « rencontre avec les autres », du « respect » et de la liberté. Il s'agit là d'une remarquable transfiguration de celui qui, en 1932, considérait dans une lettre à son frère Fritz toute « demi-mesure » politique comme une « trahison », un expédient bon pour les « bonnes femmes et les Juifs » (juillet 1933), qui ne sont pas – du fait de leur essence – à la hauteur du destin allemand.

Dans un exercice symptomatique d'une ligne d'interprétation qui se revendique objective et mesurée, les textes de Heidegger publiés ces dernières années ainsi que les recherches qui les ont accompagnés sont escamotés. Le lecteur non spécialiste ne saura donc pas que cette « méditation », prétendument douce et sereine, était conçue par Heidegger dans ses *Cahiers* – dès 1932 et au moins jusqu'à la débâcle des divisions de la Wehrmacht début décembre 1941 aux portes de Moscou –, de manière obsessionnelle, comme « domination », comme « combat » et « conquête » de « l'essence propre » du peuple allemand. Le lecteur apprendra par contre que Heidegger nous aiderait aujourd'hui, grâce à sa notion de « sérénité », à désamorcer la « pensée du calcul » qui nous aliénerait chaque jour davantage dans un monde globalisé et régi par la technique. En revanche le lecteur n'apprendra pas que l'auteur des *Cahiers noirs* persiste, au-delà même de la défaite

allemande de 1945, à décrire le judaïsme comme l'incarnation de « l'habileté au calcul ». La « juiverie mondiale », lit-on aujourd'hui dans les *Cahiers*, s'emploie sournoisement à aliéner le peuple allemand et ses dirigeants.

En 1939, alors que Hitler envahit la Pologne, Heidegger fustige le déchaînement (*Losgelassenheit*) dans la « non-essence » (*Unwesen*) de ceux qui sont décrétés dépourvus de sol, de racines, d'histoire, de pensée, ceux qui ne savent pas même mourir, crever tout au plus. Dans un souci explicite de « purification » (1938) de la langue allemande dans le sens d'une germanisation, Heidegger préfère à la *razza* italienne la « souche », la « lignée », leur concentré enfin : l'essence allemande, cette même essence « racialisée » dont il faut souligner l'omniprésence dans les écrits des autres « philosophes » nazis tels que, par exemple, Erich Rudolf Jaensch. La fonction de cette essentialisation est d'une part sociale : affirmer un « aristocratie philosophique » (Bourdieu) afin de mieux se démarquer de ce que Heidegger appelait l'antisémitisme trop « pornographique » des gazettes nazies. D'autre part cette essentialisation sert à fournir une apparence de profondeur à une idéologie meurtrière.

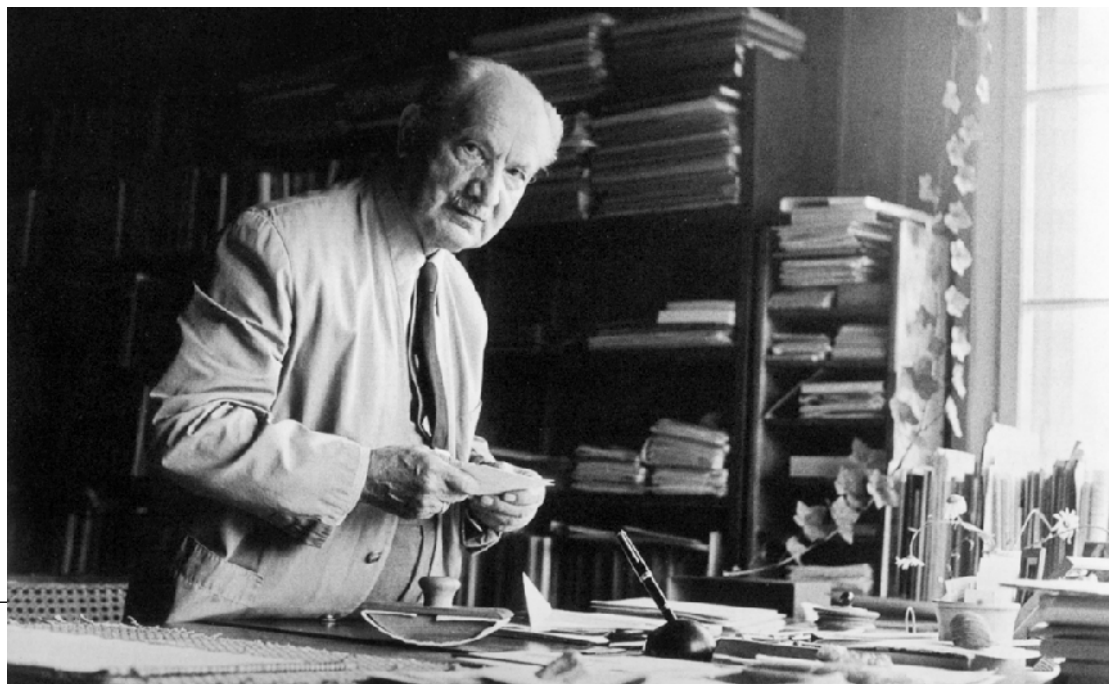
Après 1945, Heidegger, en prestidigitateur de la langue allemande, élude en un tournemain le préfixe *Los* : le déchaînement (*Losgelassenheit*) devient, une fois les troupes allemandes vaincues par les Alliés, apollinienne sérénité (*Gelassenheit*).

« Le silence est l'arme la plus puissante »

Un des enjeux actuels du débat est d'interroger à nouveaux frais le statut du langage heideggérien. À mon sens, l'ésotérisme ainsi que le caractère circulaire de la pensée de Heidegger relèvent moins des difficultés d'expression d'une pensée philosophique complexe que d'une volonté délibérée de cryptage. Ils sont également l'expression d'une stratégie d'exclusion qu'au demeurant >>>

Martin Heidegger (ici en 1968 dans son bureau) a correspondu avec Ernst Jünger (à droite).

Dans une lettre qu'il lui adresse en 1949, il évoque la « soif de vengeance à la fois éternelle et toujours plus rusée » des Juifs.



DIGNE MELLER MARCOVICZ / BPK

>>> Adorno avait lucidement entrevue dès 1964, lui qui parlait à ce propos de « techniques de défense (1) ». En ce sens, cette phrase formulée à l'été 1936 n'est-elle pas explicite ? « Mes cours [...] sont tous [...] sciemment surface et même le plus souvent dissimulation. » Un propos qui est à relier à cette lettre du 23 juin 1949 adressée à Ernst Jünger, où Heidegger met en garde contre tel « émigrant juif », représentant de cette prétendue « soif de vengeance à la fois éternelle et toujours plus rusée ». Jünger et Heidegger tombent d'accord : « Le silence est l'arme la plus puissante. » Ce silence est un aspect central de la pensée de Heidegger : il s'agit bien pour lui de ce qu'il qualifie dans ses *Cahiers* de « guerre invisible ». Le camouflage langagier, fondé sur la conviction du complot, permet d'éviter les pièges tendus par le bolchevisme enjuivé, qui est dit « partout invisible ».

Aussi, la pensée authentique, selon la conception de Heidegger, n'est pas « compréhension » (*Einsicht*) résultant d'une réflexion, elle n'est pas théorie, encore moins tradition socratique du dialogue et du savoir de l'ignorance, elle est au service de la « domination et de la décision » (1939). Cette pensée ne se soucie guère de l'avenir

de l'humanité (*Menschheit*), mais s'adresse exclusivement à certains types humains (*Menschentümer*) dont l'essence est dite supérieure à d'autres. Appartenance, éveil et vénération sont du reste des mots clés de la pensée de l'Être (*Seyn*).

Cette pensée n'est donc destinée qu'au petit nombre de ceux qui sont appelés par l'Être. Et si le masque sert à fourvoyer pour mieux combattre la prétendue infériorité d'« essence » de ceux qui, au dire de Heidegger, s'emploient à vampiriser le peuple véritablement historique des Allemands, alors il n'y a plus aucune possibilité de dialogue puisqu'il ne s'agit de rien d'autre que d'une prédication et d'une propagande guerrière visant à la préservation de la suprématie « essentielle » du peuple élu.

Imposer les normes de sa perception

Si tant est que cette thèse est plausible, alors décoder le message pseudo-philosophique requiert une contextualisation à plusieurs niveaux : intertextuelle, sémantique, idéologique, historique. Ainsi, replacer la « déracification » (1939) prêtée aux Juifs par Heidegger, dans le contexte d'un antisémitisme sexuel popularisé par Artur Dinter dès 1917 et repris à l'envi par les nazis, permet d'éclairer le propos volontairement ambigu du penseur du *Seyn*.

« La signification d'un mot est son emploi dans le langage », écrivait Wittgenstein. La signification de la pensée de Heidegger ne peut se trouver au seul niveau des mots. Il est temps de rompre avec ce que Bourdieu appelait « l'exigence d'une lecture interne, circonscrite à l'espace des mots », qui se veut irréductible à toute

On ne peut plus soutenir que Heidegger permet de penser le totalitarisme et son rapport à la technique – que le philosophe, d'ailleurs, ne rejette pas en bloc.



INTERFOTO / FRIEDRICH / AFG-IMAGES

**Ernst Jünger,
vers 1950.**

détermination historique et dissimule les « stratégies de mise en forme » par laquelle l'œuvre consacrée impose les normes de sa propre perception.

Au lieu donc d'écarter *a priori* la thèse du langage crypté comme si elle était avancée par pure malveillance, demandons-nous si, face à une pensée qui se veut « combat » – tout en se présentant de prime abord comme un enseignement sujet à discussion entre égaux –, la bienveillance herméneutique traditionnelle est encore de mise. Ne faut-il pas rappeler et prendre au sérieux ce que Bourdieu notait en 1982 : « Une production idéologique est d'autant plus réussie qu'elle est plus capable de mettre dans son tort quiconque tente de la réduire à sa vérité objective. » La thèse du cryptage demande alors à être jugée, comme toute interprétation, à l'aune de ses arguments, de sa cohérence, de la correspondance avec les faits et du gain global pour l'interprétation de l'œuvre en question.

Idéalisé en émigré de l'intérieur

Pour ceux qui persistent à accepter l'autostylisation de Heidegger en nouvel Icare (« qui pense grand erre grandement ») les *Cahiers* montreraient qu'il prendrait ses distances à l'égard du nazisme à partir de la fin des années 1930 et se mettrait alors, en émigré de l'intérieur, à développer une critique lucide de la technique moderne avec laquelle nous pourrions renouer. Certains commentateurs vont encore jusqu'à affirmer que sa pensée de la « technique » permettrait – en dépit de tous les textes aujourd'hui connus – de mieux comprendre

Auschwitz (2). Il n'est pourtant pas aisé de prime abord de réconcilier celui qui, à la fin de 1941, voyait encore dans la Seconde Guerre mondiale « le combat extrême pour l'existence » du peuple allemand avec celui qui aurait en même temps perçu les nazis comme exécutants d'une néfaste technicisation de la guerre, agents de la « manigance » (*Machenschaft*).

Heidegger, et ceci devrait être un aspect essentiel du débat aujourd'hui, est en réalité bien loin de rejeter en bloc la modernité, et il ne formule nulle critique générale de la technique. Une lecture minutieuse des textes et leur comparaison montrent qu'il fait la distinction entre une modernité authentique (allemande et nazie) et une modernité dite inauthentique. Il faudrait, explique-t-il vers 1938, penser la subjectivité du sujet de manière « plus profonde et donc aussi plus menaçante ». Le nazisme est en d'autres termes encore trop bourgeois, il lui faut radicaliser la subjectivité dans le sens de la volonté de puissance. Telle est la position de Heidegger jusqu'en 1942.

Qu'en est-il de son rapport à la technique moderne ? Une entrée de ses *Cahiers* datant de 1942 martèle : « Seuls les types d'hommes inconditionnés, qui ne reculent pas devant la plus haute subjectivité, sont assez forts pour se soumettre inconditionnellement à l'essence métaphysique de la technique. » Les types d'hommes réellement historiques – et non les hommes en général – doivent « se laisser totalement dominer par l'essence de la technique » (été 1940) afin d'être en mesure de la maîtriser. Ernst Jünger affirmait déjà dans *Le Travailleur* en 1932 : « Toute vie possède la technique qui est à sa mesure. » Il en va chez Heidegger de la technique comme du sang et de la race : pris en eux-mêmes ils ne sont rien. Ils prennent toute leur importance lorsqu'on les met au service du « combat pour la libération de l'essence » mené par les nazis.

Plutôt une « mission » qu'une « idée »

À la lumière des *Cahiers noirs*, en particulier du dernier volume en date (vol. 97), qui couvre les années d'après guerre, il n'est plus guère possible de soutenir que Heidegger nous permettrait de penser le totalitarisme, et en particulier la nature de son rapport à la technique.

Deux questions se posent principalement aujourd'hui : Premièrement, comment relire *Être et Temps* dès lors que Heidegger explique par exemple, à l'automne 1933, que son ouvrage de 1927 ne cherche pas à soumettre une « idée » mais une « mission » (*Auftrag*), qu'il n'enseigne pas une « libération » (*Lösung*), mais la nécessité de se « lier » (*Bindung*) au destin du peuple allemand ? Deuxièmement, il s'agit désormais d'examiner les conséquences de ce que l'on est en droit de nommer le « naufrage d'un prophète » (François Rastier) aux différentes étapes de sa réception en France comme dans les autres pays (3). ●

(1) *Jargon der Eigentlichkeit. Zur deutschen Ideologie*, Theodor W. Adorno, éd. Suhrkamp, 1965, p. 79.

(2) Heidegger, *les Juifs, la Shoah : les Cahiers noirs*, Donatella Di Cesare, éd. du Seuil, 2016.

(3) Je remercie Édith Fuchs des discussions qui ont accompagné la rédaction de ce texte.